

NU : c'est du grec

Michel Vaïs

Number 79, 1996

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/27070ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

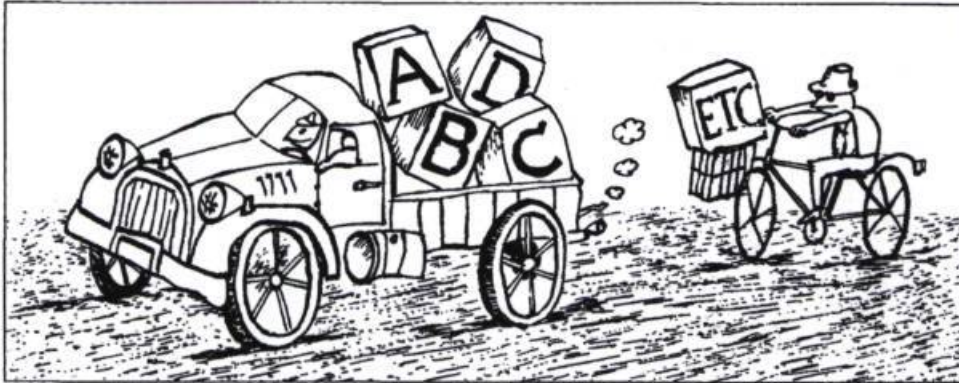
[Explore this journal](#)

Cite this review

Vaïs, M. (1996). Review of [NU : c'est du grec]. *Jeu*, (79), 98–104.

Abécédaire

Michel Vaïs



Dessin : Jean-Pierre Langlais.

NU : c'est du grec

U

Si j'ouvre aujourd'hui la porte dorique de mon abécédaire à l'alphabet grec – dignement représenté ici par sa treizième lettre –, c'est pour parler de NU. Cette mystérieuse et édifiante consonne qui trône entre le MU et le XI, et qui correspond à la quatorzième lettre de notre alphabet, n'en a pas fini de faire couler de l'encre. Et au théâtre comme dans la vie, le NU qui s'affiche tout simplement comme tel – c'est-à-dire sans fard, au naturel, dans sa brutale évidence – ne peut jamais être admis comme une lettre à la poste. On le traite comme un analphabète. Encore en 1996, à Montréal, aussitôt qu'il se présente sur une scène quelconque, voilà le NU solidement encadré par la Loi et l'Ordre comme par MU et XI, pour qu'il rentre dans le rang.

Pour les agents de l'Escouade de la moralité, un NU non sexuel est aussi inimaginable et incompréhensible que... le grec ancien. Encore en 1996, si le NU est admis facilement dans un bar ou un établissement érotique, il suffit qu'il se manifeste vêtu de sa pure innocence dans un théâtre expérimental, et voilà que notre police rappliquera avec pour seule réplique le NU roumain, mot qui comme on le sait veut dire NON !

Nudité du GTEQ, ou le naturisme au théâtre

Une expérience originale a eu lieu à l'Espace Libre de Montréal au début de mai 1996 : la présentation de la pièce *Nudité* du Grand Théâtre Émotif du Québec (GTEQ), par des acteurs nus et devant des spectateurs également nus. Il s'agit certainement d'une première québécoise et, probablement, d'une première mondiale.



Les représentations de *Quartett*, à l'Espace GO, l'Escouade de la moralité ne les a pas annulées ; on a même joué des supplémentaires... Sur la photo : Marc Béland et Anne-Marie Cadieux dans *Quartett* (Espace GO, 1996). Photo : André Panneton (CAPIC).

J'ai par le passé émis des doutes sur l'usage du nu au théâtre. Déjà dans *les Informations naturistes québécoises*¹, que je dirigeais, j'avais publié un article de Nicole et Michel Marier dénonçant un théâtre dit nudiste qui se pratiquait au Royaume de l'Éden, où un nombreux public sollicité par des annonces racolées était manifestement invité à se rincer l'œil. Plus tard, j'ai écrit dans *Jeu 32*² un article intitulé « Le degré zéro du costume : la nudité », dans lequel j'opinais que le nu sur la scène cesse d'être naturel car là, tout est masque, mensonge se faisant passer pour vrai.

La scène est en effet le royaume du costume, du déguisement. En fait, le nu au théâtre *est* un costume. Il peut exprimer, selon le contexte : le dénuement, la pauvreté, l'innocence, la sagesse, mais il peut aussi se faire provocant et exprimer par exemple la déraison, une sexualité débridée ou l'anarchie. Comme Jean-Louis Barrault et Jean-Pierre Ronfard, que je citais dans mon article, j'estime toujours que le corps nu offre une image si forte (car elle est encore trop rare dans notre société) qu'elle fait loucher. Toute l'attention du spectateur est portée sur les organes sexuels.

On ne voit rien d'autre, on n'entend plus le texte ; on avale sa salive ou on rit de malaise. Et quant à attiser le désir sexuel du spectateur, le nu partiel – révélé, fugitif, surpris, involontaire et, en tout cas, toujours hanté par les vêtements – est bien plus efficace que l'intégral (dans le *strip-tease*, c'est le vêtement et ses accessoires qui jouent le rôle principal). Je concluais en écrivant que la nudité complète, sur une scène, ne va jamais de soi et devrait être utilisée uniquement par de très grands artistes. Seule exception : un spectacle donné dans un contexte naturiste. Seulement, je n'ai encore jamais vu de vraie pièce de théâtre donnée par des naturistes dans un centre ; tout au plus y voit-on des amateurs présenter de courts sketches à l'occasion d'une fête, entre deux chansons. Et là, évidemment, comme tout le monde fait partie de la « famille », les réactions du public sont teintées de complaisance.

Du vrai théâtre nu

Quand le GTEQ a annoncé son spectacle, j'ai donc une fois de plus tiqué. Mais c'était compter sans l'imagination des jeunes membres de cette compagnie peu ordinaire qui a adopté le slogan : « Nous sommes fous mais nous ne sommes pas seuls. » Il faut d'abord préciser que les membres du GTEQ – Louis Champagne, Stéphane Crête et Gabriel Sabourin – se sont donné comme objectif, en 1996, d'explorer les différentes facettes de l'émotion en présentant une pièce différente par mois pendant les douze mois de ce qu'ils appellent « l'année de l'ébranlement ». Avec des moyens

1. N° 6, hiver 1981.
2. 1984.3, p. 30-39.



« Érotomanies », le tableau incriminé d'*Équation pour un homme actuel*, spectacle des Saltimbanques frappé d'interdiction en 1967. Photo : Pierre Moretti.

extrêmement limités et sans rémunération pour les interprètes, chaque pièce est présentée dans des locaux de répétition du Nouveau Théâtre Expérimental les 1^{er}, 2 et 3 du mois à minuit moins cinq ; suit une discussion le quatrième soir pour tracer un bilan avec le public et amorcer le travail pour le mois suivant. Dès le mois de novembre, le GTEQ avait rendu publique la liste des thèmes prévus pour les douze mois de l'année (éden, barbarie, rien, avril, nudité, lâcheté, elle, minute, etc., comme un acrostiche sur é-b-r-a-n-l-e-m-e-n-t-s).

C'est seulement le 21 avril qu'un communiqué du GTEQ est tombé sur les télécopieurs des salles de presse, donnant des précisions sur la pièce *Nudité*, prévue pour les 1^{er}, 2 et 3 mai :

Tout comme les acteurs et le personnel d'accueil, les spectateurs intéressés à assister à ce spectacle devront également être nus. Un système pratique et sécuritaire sera mis à la disposition des spectateurs pour faciliter le déshabillage.

Cela changeait tout. Comme bien d'autres, j'ai alors cru que cette décision rendait le défi insurmontable. Le GTEQ a appelé la Fédération québécoise de naturisme (FQN), dans un premier temps pour recruter du public parmi les naturistes, puis, devant les appels dérangeants qui ont commencé à affluer au théâtre (car plusieurs postes de radio ont fait des gorges chaudes de cette expérience inusitée), les membres de la troupe ont demandé à des naturistes de leur donner un coup de main pour l'accueil et l'encadrement du public. C'est ainsi que plusieurs d'entre eux ont assuré une

présence bienveillante, permettant que tout se déroule comme à leurs activités d'hiver, c'est-à-dire dans une ambiance saine et conforme à l'esprit naturiste.

L'accueil

Lorsque les spectateurs arrivaient au théâtre, une feuille leur était distribuée pendant qu'ils faisaient la queue à l'extérieur. On y lisait un avertissement selon lequel pour assister à la pièce, il faudrait se mettre nu ; on ajoutait que tout le monde aurait, dans le théâtre, la même tenue que les artistes sur la scène ; puis on précisait qu'aucun comportement indésirable ne serait toléré et que la direction se réservait le droit de refuser l'accès à quiconque serait sous l'influence de l'alcool ou de la drogue. Une fois entré au deuxième étage de l'Espace Libre – là où se trouvent les salles de répétition du théâtre –, le spectateur payait cinq dollars, puis était invité à placer son manteau et ses chaussures dans un vestiaire. On lui donnait alors un sac de plastique où il devait mettre ses autres vêtements. Il pouvait se déshabiller dans une salle voisine, munie de rideaux, mais, comme il y avait plusieurs naturistes dans le public (facilement reconnaissables à leur serviette sur l'épaule ou à leur bronzage intégral), la plupart des gens se sont exécutés dans le vestibule, en un clin d'œil. La température assez chaude des lieux se faisait invitante et les planchers arboraient de confortables tapis : il fut donc agréable de se diriger vers une autre salle, où le spectacle devait avoir lieu, et qui pouvait contenir une quarantaine de places. J'imagine qu'à cet instant précis, le cœur de plusieurs battait la chamade.

Chaque siège était recouvert d'une serviette. Le public était réparti sur les deux longs côtés d'une salle rectangulaire, avec deux rangées de chaque côté. Une vingtaine de personnes pouvaient donc s'asseoir face à vingt autres personnes, les corps nus (constamment éclairés de lumières pastel) faisant en quelque sorte office de décor. D'entrée de jeu, à un bout de la salle, pendant que chacun s'installait, le chanteur Jean Petitclerc – naturellement nu – réchauffa le public en s'accompagnant au piano et en commettant quelques blagues (sans mauvais goût), histoire de détendre l'atmosphère. Puis, les trois responsables de la compagnie, aussi nus que le public, vinrent souhaiter la bienvenue à tous. La pièce qui suivit, d'une durée de trente minutes et jouée par quatre acteurs apparemment très à l'aise dans leur nudité, mit en présence deux couples ordinaires, dont l'un rendait visite à l'autre.

Extraordinairement banal

Le texte, signé Robert Gravel et Alexis Martin, se révéla d'une grande banalité : le premier homme est un architecte qui s'intéresse au lexique commun à l'architecture et à l'ingénierie. Sa femme trouve qu'il travaille trop. Dialogue tendu. Ils prennent un verre en attendant leurs invités. « Ding dong ! » Ces derniers, un petit couple bourgeois de banlieue comme eux, n'ont rien à dire de remarquable. Ils partagent l'apéro, puis, les deux femmes quittent la scène pour aller visiter le reste de la maison tandis que les deux hommes se découvrent une passion commune pour les lexiques spécialisés. Tout cet échange a lieu dans un salon qui se résume à quatre fauteuils – en plastique transparent : rien n'échappe donc au regard du public –, une étagère et une chaîne stéréophonique. Étonnamment, le texte ne comporte aucune allusion à la nudité et les acteurs jouent comme s'ils étaient habillés. Il n'y a aucun contact entre

eux, aucun geste équivoque ni, *a fortiori*, sexuel. Manifestement, le spectacle devait plutôt se trouver dans la salle !

Là, du moins le 1^{er} mai, plusieurs spectateurs faisaient visiblement – et courageusement – leur première expérience de la nudité en commun. Gêne palpable, sacs soigneusement posés sur les genoux, immobilité, distinguaient le public habituel du GTEQ de celui, plus âgé et détendu, constitué par les naturistes. Mais rapidement, l'aisance de ces derniers a gagné les autres, et une ambiance de relaxation a commencé à planer dans la salle ; un confort associé à une attitude aussi réservée que respectueuse. On sentait que tous partageaient la situation d'extrême vulnérabilité dans laquelle s'étaient mis les acteurs. Les gens étaient plutôt sages, retenus : le moindre geste ambigu aurait immédiatement été perçu par au moins vingt personnes, en face. On a pu goûter aux subtiles variations de l'éclairage sur les corps des spectateurs : mur de chair vivante bordant l'espace du jeu. Les applaudissements furent francs, mais pas excessifs. Je n'ai entendu aucun rire gêné, aucun sifflement. Personne ne s'est levé, comme cela est devenu si courant dans les théâtres montréalais. Fait cocasse, les comédiens (Isabelle Brouillette, Stéphane Demers, Brigitte Poupart et Marc-André Piché) se sont vêtus d'un peignoir pour venir saluer, comme il est d'usage au théâtre après une scène de nudité, car alors c'est l'acteur et non son personnage qui est sur la scène. Mais comme, autour d'eux, le public était encore nu, cela a suscité des sourires.

Puis, les spectateurs se sont rapidement rhabillés pour gagner la sortie. Deux journalistes (à part moi) ont assisté à la première, tous dans le même appareil ; quinze spectateurs prêts à tenter l'expérience n'avaient pu trouver place et ont dû rebrousser chemin. Le 2 mai, selon ce qu'on m'a rapporté, tout s'est passé comme la veille. La salle fut comble et dix personnes n'ont pu trouver place. Mais à 21 heures ce soir-là, deux agents de l'Escouade de la moralité de la Police de la Communauté urbaine de Montréal se sont présentés à la mauvaise porte (la porte principale du théâtre, où l'on donnait *Thérèse, Tom et Simon*, une autre pièce de Robert Gravel). Constatant leur méprise, ils sont repartis ; mais le lendemain après-midi, ils ont appelé le GTEQ pour prévenir que *Nudité* contrevenait à la loi et que, faute de mettre fin aux représentations, la compagnie s'exposait à une descente. C'était un odieux chantage.

Censure bête et méchante

Les zélés policiers de cette escouade ont affirmé par téléphone aux responsables de l'Espace Libre que pour avoir le droit de montrer un couple nu sur une scène, il leur fallait absolument détenir un « permis d'exploitation de l'érotisme ». Il est permis de se demander en conséquence si l'Espace GO, l'Usine C et le Centre Saidye Bronfman possèdent ce permis puisqu'ils présentaient au même moment respectivement *Quartett* de Heiner Müller, *les Âmes mortes* de Gilles Maheu et *The Faraway Nearby* de John Murrell, pièces dans lesquelles on voyait chaque fois un couple nu sur la scène, avec des contacts directs – et parfois troublants –, contrairement à ce qui se passait dans la pièce du GTEQ.

Dans *Quartett*, un vicomte de Valmont intégralement nu – et le corps rasé – posait lentement et longuement sa main sur la vulve d'une marquise de Merteuil consentante,

vulve offerte comme un bijou dans son écrin textile. *Les Âmes mortes* de Carbone 14 mettaient en scène à un moment donné deux amants complètement nus qui se poursuivaient furieusement, entrant côté cour et sortant côté jardin avec force halètements, puis l'homme plaquait violemment sa compagne contre une porte fermée et mimait avec elle un sauvage accouplement. Enfin, dans *The Faraway Nearby*, la vieille artiste peintre Georgia O'Keefe était soigneusement et amoureuxment lavée, puis séchée et habillée par son jeune compagnon Juan Hamilton, tous deux intégralement nus dans un bassin.

Le GTEQ a-t-il été ciblé par l'Escouade de la moralité parce que c'est un petit groupe vulnérable, n'ayant pas les moyens de contester pareille intervention ? Il semble plus probable que l'explication soit plus simple : la police n'a sans doute jamais entendu parler de *Quartett*, des *Âmes mortes* ou de *The Faraway Nearby*.

Toujours est-il que la troupe expérimentale a décidé de contremander la dernière représentation de *Nudité* afin d'éviter tout ennui avec les autorités. Le 3 mai à minuit, cependant, devant des journalistes de la télévision et de la radio que j'avais alertés (avec leurs appareils), deux sbires de la moralité – en jeans – se sont pointés, histoire de vérifier si l'on avait bien obtempéré à leur menace. Constatant que les comédiens sirotaient sagement une bière, ils ne se sont pas attardés. Mais devant notre insistance, ils ont osé affirmer que leur intervention avait été décidée sans qu'ils n'aient reçu de plainte, sans avoir vu le spectacle incriminé, et même, sans motif. Puis, ils se sont enfuis, sous l'œil des caméras ! Poursuivis jusque dans leur voiture (banalisée), ils ont refusé de nous montrer leur macaron d'identification. Quant à moi, j'ai crié au cameraman de Radio-Canada de filmer leur numéro de plaque. On se serait cru dans une nouvelle version du *Gendarme de Saint-Tropez*, les naturistes pourchassant les gendarmes...

Il est clair que l'Escouade de la moralité, confondant théâtre expérimental et basse pornographie, a brutalement mis fin à un spectacle original, absolument inoffensif. Pour la police, toute nudité est nécessairement sexuelle et donc indécente. Je suppose que lorsqu'on a

l'habitude de fréquenter jusqu'à l'écœurement des établissements exploitant commercialement le sexe, par déformation professionnelle, on doit finir par avoir du sexe dans le cerveau. Comme l'avait affirmé Paul Buissonneau, cité comme témoin expert au procès des neuf acteurs des *Saltimbanques*, à propos de la pièce *Équation pour un homme actuel* présentée en 1967³, si l'on veut absolument voir de l'indécence on peut en trouver partout : « Vous savez, Monsieur le Juge, au Jardin botanique, il y a des cactus qui sont pas banals⁴ ! »

3. Voir mon article sur cette troupe dans *Jeu 2*, printemps 1976, p. 22-44.

4. Rappelons qu'à l'époque, la même Escouade de la moralité avait forcé de jeunes danseuses africaines à porter le soutien-gorge pour pouvoir se produire à la Place des Arts. Plus récemment, cependant, elle n'avait pu empêcher la tenue du spectacle d'Annie Sprinkle au Club Soda (voir mon article « *Sexy Sprinkle* » dans *Jeu 67*, 1993.2, p. 118-124).



Caricature de Landry parue dans *La Presse* du 9 janvier 1968, le lendemain de la déclaration de Paul Buissonneau sur l'indécence de certains cactus.

Par ailleurs, l'Escouade de la moralité a prévenu l'Espace Libre qu'il était illégal de demander à des spectateurs de se mettre nus, car un théâtre est un endroit public et la nudité en public serait illégale. Dans un communiqué émis le 6 mai, la FQN conteste cette interprétation de l'article 174 du Code criminel (qui fait autorité en la matière) et considère au contraire le spectacle *Nudité* comme parfaitement légal, tout comme le sont les activités qu'elle organise régulièrement depuis près de vingt ans. En effet, les membres de la FQN prennent part à des activités urbaines qui se déroulent à Montréal et à Ottawa (et qui par le passé se sont aussi déroulées à Québec, Sherbrooke, Shawinigan et Chicoutimi). Le Collège de Maisonneuve, ainsi que les YMCA Guy-Favreau et Pointe-Saint-Charles de Montréal, notamment, ont ainsi loué leurs installations sportives pour de la natation, du volleyball, du yoga, de la gymnastique, etc., en exigeant toujours de la FQN une grande discrétion. Le spectacle du GTEQ n'était pas essentiellement différent de ces activités naturistes. C'est uniquement pour avoir annoncé publiquement le lieu de ses représentations que la troupe de théâtre a subi une censure aussi injustifiée que rétrograde. En réalité, et les naturistes en font régulièrement l'expérience, le nu intégral collectif et librement consenti peut s'avérer apaisant et même agir comme un antidote à la pornographie.

Espérons que, nonobstant cette malheureuse intervention policière, *Nudité* soit reprise, par le GTEQ ou par d'autres groupes. Les comédiens engagés dans cette aventure ont redécouvert, par leur démarche audacieuse et originale, certains principes fondamentaux du naturisme : acceptation de son corps, respect de soi-même et d'autrui, nudité en commun dépourvue de toute connotation sexuelle. Ils ont aussi permis à leur public de connaître une émotion vraie et intime, dans un contexte inattendu. Ils ont réconcilié théâtre et naturisme. ◆